**DEVOIR DE TYPE BAC**

Objet d’étude : Le personnage de roman, du XVIIe siècle à nos jours.

 Le corpus est composé de trois textes et d’un document iconographique. Ils ont pour thème commun la relation entre les maîtres et leurs serviteurs. Le texte A et le document D date du siècle des Lumières. Le document iconographie (Document D) est un tableau de H. Robert se nommant Un domestique fait la lecture à Madame Geoffrin peint en 1772. Le premier texte (Texte A) Jacques le fataliste et son maître est de Diderot et a été écrit en 1784. Le second texte (Texte B) Une Vie écrit en 1883 est un roman appartenant au réalisme écrit par Maupassant. Enfin le dernier texte (Texte C) est un roman paru en 1900 de Mirbeau qui se nomme Journal d’une femme de chambre.

**Question 1.** En quoi les personnages de ces trois extraits de roman et du document iconographique rendent-ils compte de leur époque ? Justifiez brièvement votre réponse.

 En premier lieu, le texte de Diderot et la peinture de H. Robert présentent des serviteurs qui ne sont pas (totalement) soumis à leur maître.

 En effet, les serviteurs de ces deux œuvres datant du siècle des lumières, ont une relation assez amicale avec leur maître. Dans Jacques le fataliste et son maître de Diderot, le serviteur Jacques n’est pas soumis à son maître et même lui répond de manière insolente : « Le Maitre : - Jacques, vous êtes un insolent : vous abusez de ma bonté. ». Ici, on remarque que le serviteur manque de respect à son maître, et Jacques irait, d’après le maître, abuser de la bonté de celui-ci. « Le Maître : Jacques, prenez votre bouteille et votre coquemar, et descendez là-bas. | Jacques : - Cela vous plaît à dire, monsieur je me trouve bien ici, et je ne descendrai pas là-bas. ». Jacques continu de tenir tête à son maître. De plus, on pourrait penser que ce n’est pas la première fois que le serviteur n’obéit pas à son maître car il lui répond de manière directe, il n’a pas peur de son maître et de ses pouvoirs de noble. « Jacques : - Comment, monsieur, après m’avoir accoutumé pendant dix ans de pair à compagnon… » ; « Jacques : - Après m’avoir fait asseoir à table à côté de vous, m’avoir appelé votre ami… ». Ici, le serviteur dit clairement qu’ils sont « compagnon » c’est-à-dire qu’ils sont égale à égale. De plus, sur le tableau Un domestique fait la lecture à Madame Geoffrin de H. Robert, on peut voir que le serviteur n’est pas en train de faire des activités banales que ferait un serviteur habituellement. Ici, le serviteur est représenté debout derrière sa maîtresse assise. Le serviteur lit un livre à celle-ci au lieu de s’occuper des tâches ménagères de la maison. La femme est représentée de manière assise pour rappeler que le serviteur est de rang inférieur à Madame Geoffrin. Le peintre transcrit à travers cette disposition des personnages que le serviteur étant de rang inférieur aux nobles, ne vit tout de même pas dans de dures conditions.

 Ensuite, le texte de Maupassant et de Mirbeau présentent des serviteurs totalement inférieurs à leur maître.

 Effectivement, ces textes présentent des serviteurs étant sous l’emprise totale de leur maître. Dans Une Vie de Maupassant, un maître a abusé sexuellement de sa servante : « Jeanne, émue, s'animait : "Mais il ne laissera pas certainement cette fille ainsi. Ce serait un lâche ! nous demanderons son nom, et nous irons le trouver, lui, et il faudra bien qu'il s'explique.". ». Ici, on comprend que le maître en question ne veut pas qu’on sache qui il est, les maîtres qui abuse de leurs servantes, les menaces afin qu’elles ne dévoilent pas l’identité de celui-ci. Ce sont des lâches qui ne pensent qu’à leur plaisir personnelle et ne se soucient pas des problèmes à venir de leurs servantes. « Jeanne, obstinée, répétait : "Alors c'est un misérable, cet homme.". ». Cela renforce l’idée de lâcheté des maîtres du XIXe siècle. Du fait que ce soit un roman appartenant au réalisme, on peut en déduire que ce roman relate la vrai condition des servantes et la lâcheté des maîtres à l’époque de l’auteur. Enfin, dans le Journal d’une femme de chambre de Mirbeau, on aperçoit la supériorité de la maîtresse à l’égard de la servante. « Vous entendez, Célestine ? - Bien, madame. ». Ici, la servante obéit à sa maîtresse, elle a peut-être peur de celle-ci. « Elle me fit sursauter... « Vous voyez bien qu'il fait nuit... Je ne devrais pas avoir à vous demander la lampe... Que ce soit la dernière fois, n'est-ce pas ?... ». La maîtresse est froide et ne supporte pas ce que la servante fait de mal dans travail, il y a ici une ambiance austère, plus tendu que dans les œuvres du XVIIIe siècle. Cette maîtresse est la représentation du caractère des maîtres au XXe siècle. La relation du maître et de son serviteur est bien moins amicale et est plus professionnelle.

 Ainsi, les serviteurs ont une relation avec leur maître et un statut social différent, selon les époques. Au XVIIIe siècle, les serviteurs et leur maître sont plutôt proches et ne font pas trop la différence entre leur statut. Au XIXe et XXe siècle, les serviteurs sont éloignés de leur maître et n’abordent pas une relation amicale, sympathique. Leur statut social crée une barrière, une froideur au niveau relationnelle et souvent les maîtres abusent de leurs pouvoirs sur leur serviteur.

**Question 2.** Quel regard chacun des romanciers (textes A, B et C) porte-t-il sur son personnage de valet ou de servante ? Justifiez brièvement votre réponse.

 D’abord, dans Jacques le fataliste et son maître et Journal d’une femme de chambre, les auteurs font de leur personnage de serviteur, des êtres fort et intéressant dans leur histoire.

En effet, les serviteurs de ces deux œuvres sont forts. Dans le livre de Diderot, Jacques est un serviteur fort et l’auteur le souligne : « Jacques : - Un Jacques ! un Jacques, Monsieur, est un homme comme un autre. ». Jacques est un serviteur qui se respecte et qui en aucun cas se fait prendre pour un moins que rien. Le serviteur parle à son maître comme s’il parlait à n’importe quelle autre personne (aux lecteurs comme à l’auteur lui-même), l’auteur ne contredit pas cette façon de penser et au contraire acquiesce. « Jacques : - Quand on sait que tous vos ordres ne sont que des clous à soufflet. ». Ici, l’auteur engage le lecteur et lui-même dans le texte en utilisant le pronom personnel « on », on suggère donc que l’auteur respecte son personnage autant qu’il respecte lui-même et son lecteur. Diderot est donc en accord avec ce que pense et dit le personnage. « Jacques : - Tout le monde dit Jacques et son maître. ». L’auteur continu de nous faire comprendre que nous supportons Jacques dans ces propos en utilisant les mots : « Tout le monde ». De plus, dans le texte de Mirbeau, l’auteur nous fait directement entrer dans la conscience de la servante en utilisant la focalisation interne, donc la première personne du singulier : « Comme je voyais et comme j'entendais la leur » ; « Ils m'observaient. ». Il ne porte pas un jugement négatif et au contraire montre une servante maline et sournoise : « J'adore servir à table. » … « Il y a autour d'eux quelqu'un qui rôde et qui écoute et qui note leurs tares. ». Ici, on voit que la servante ne se plaint pas de son métier au contraire, elle ne voit que les points positifs de celui-ci, l’auteur ne peut qu’admirer une tel façon de penser. « En attendant de s'en faire une arme terrible, au jour des comptes à rendre, c'est une des grandes et fortes joies du métier, et c'est la revanche la plus précieuse de nos humiliations... ». La servante utilise son métier à bon escient, elle utilise son intelligence afin de prendre sa revanche sur les maîtres. L’auteur ne dénigre pas cette façon de penser au contraire, il prend parti dans le combat entre ‘maître et serviteur’ : « C'est là qu'on surprend ses maîtres dans toute la saleté, dans toute la bassesse de leur nature intime. ». L’auteur utilise des termes péjoratifs contre les maîtres, sans doute pour faire comprendre au lecteur que l’auteur lui-même critique les maîtres.

Ensuite, dans Une Vie, Maupassant est détaché de son personnage de servante, il ne porte pas une grande attention sur elle.

Effectivement, l’auteur est détaché de sa servante, il est n’essaie pas particulièrement de la comprendre. La servante est faible, Maupassant n’est pas intéressé par elle. Il s’intéresse d’avantage à la condition de la servante en générale donc ne ressent pas de sentiment particulier envers elle mais un peu de compassion tout de même. « La petite servante, livide, les yeux hagards, était assise par terre. ». Ici, l’auteur prend le temps de décrire Rosalie (la servante), il utilise des adjectifs afin de mieux décrire la situation abjecte de la servante, il éprouve un peu de compassion envers elle. Cependant il casse cette image de compassion entre l’auteur et son personnage juste après : « L'autre ne dit pas un mot, ne fit pas un geste. ». L’auteur la nomme « l’autre », il utilise une anaphore assez péjorative de manière à nous faire comprendre que nous devons nous focaliser plus sur la situation (l’intrigue) que sur ce que ressentent les personnages. « "Ma chère, elle ne veut pas le dire, le nom de l'homme ; elle ne te l'avouera pas plus qu'à moi... ». L’auteur donne ici encore un trait de caractère de la servante, elle ne veut pas d’énoncer l’homme qui l’a engrossé par crainte (elle a peur de l’homme qui l’a engrossé). Maupassant semble critiquer la mentalité des servantes et leur faiblesse psychologique. « Nous ne pouvons pourtant pas garder sous notre toit une fille mère avec son bâtard, comprends-tu ?" ». Enfin, l’auteur montre que les hommes rejettent facilement les servantes enceintes et dans ce cas précis, il ne prend pas la défense de Rosalie. Maupassant pourrait supposer que ce n’est pas de la faute à sa servante qu’elle soit engrossée, cependant il ne laisse pas paraître cette idée et résulte l’état de Rosalie à une vie courante de servante.

 Ainsi, Diderot et Mirbeau dans leur roman font paraître un personnage de serviteur fort et donc aiment leur personnage, partagent leurs sentiments. Contrairement à ces deux romans, celui de Maupassant montre un détachement entre l’auteur et sa servante, on pourrait supposer que l’auteur est indifférent à l’égard de celle-ci, qu’il ne cherche qu’à représenter un personnage sans pour autant s’identifier à lui.